

Recherche, entraînement, compétition

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **35 (1978)**

Heft 3

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



L'agressivité chez les sportifs

R. Friedman

Adaptation française: Noël Tamini

Introduction

Agression et agressivité sont des termes à la mode qui tiennent l'affiche depuis une bonne dizaine d'années. Les raisons qui justifient ce phénomène ne manquent pas. En effet, la survie de l'humanité n'est assurée que par l'affirmation de l'individu à l'intérieur de la société, affirmation qui nécessite une certaine dose d'agressivité. C'est elle qui règle, aussi, la façon d'être des relations communautaires.

Pourtant, le tour que prend le comportement agressif général, de nos jours, fait peser une lourde menace sur l'avenir, et l'analyse que l'on tente d'en faire pour découvrir un moyen de contrôle efficace de la violence semble bien loin de devoir donner satisfaction. Cet échec relatif s'explique partiellement par le fait que l'on a vainement voulu intégrer l'ensemble du problème dans les théories passe-partout traditionnelles. D'autre part, on a trop – sinon totalement – négligé l'existence de situations expérimentales, ou cherché à apporter des preuves partielles à partir de réalités courantes («la guerre du Vietnam», «la brutalité des terroristes»), réalités si complexes et d'aspects si divers qu'elles échappent à une analyse minutieuse.

Comme c'est également le cas pour tout autre phénomène social, le comportement agressif doit d'abord être étudié de manière détaillée à la lumière d'expériences véritables et facilement saisissables faites en laboratoire pour une part, mais aussi prises dans la réalité. Ce n'est qu'après cet exercice qu'il devient possible de tirer les conclusions d'ordre général qui s'imposent comme, par exemple, celles qui portent sur les répercussions du comportement agressif sur les êtres qui nous entourent.

Le travail qui va suivre s'inscrit dans cet optique. De par les nombreux avantages qu'il présente, semble-t-il du moins, pour ce genre d'analyse, le sport a été retenu pour notre enquête, et c'est donc cette activité qui va nous servir de champ d'observation. On y trouve, en effet, mieux que partout ailleurs, les groupes au sein desquels s'exerce l'agression sous ses formes les plus diverses et à ses différents niveaux, formes dont l'évolution peut être suivie avec grande précision en cours de compétition.

La lutte sportive soumet les êtres à une tension extrême: un individu s'engage en duel singulier avec un adversaire pour la conquête d'un but qui ne peut être atteint victorieusement par les deux, et/ou il entre en conflit, d'une façon ou d'une autre, avec ses coéquipiers. En outre, le sport présente encore d'autres aspects qui facilitent une enquête sur le comportement agressif: c'est le cas, par exemple, des situations créées par l'état de «défaite/victoire» qui ne peuvent

en aucun cas être assimilées ou identifiées à l'état pathologique qui caractérise la défaillance; c'est aussi la possibilité qui s'offre de tirer des conclusions sur l'âge, le sexe et la nationalité des personnes concernées, sur ce qui les rapproche et sur ce qui les éloigne.

Nous avons choisi de porter notre attention sur le volleyball, parce qu'il est un des sports d'équipe les plus largement répandus à travers le monde et parce qu'il est pratiqué, essentiellement, par des personnes des couches moyennes et supérieures de la société.

Dans une étude sur le comportement agressif dans le sport publiée en 1972, le Dr Schilling classe le volleyball parmi les spécialités dans lesquelles le «comportement dominateur est inhibé et ritualisé», ce qui revient à dire que les joueurs ne se livrent pas, en cours de match, à des agressions «directes», mais bien, comme nous venons de le dire, à une recherche de domination, attitude fortement pondérée, toutefois, par la sévérité des règles à observer.

Pour des raisons pratiques de délimitation du sujet, nous définissons l'agressivité, dans le cadre de notre travail, en lui conférant son sens le plus large, à savoir celui d'un comportement dominateur ayant pour but de mettre le partenaire en état d'infériorité par tous les moyens à disposition, moyens qui vont du mépris de l'autre à la sublimation de soi-même. Le fait de vouloir ritualiser l'attitude du moment pousse le psychologue à établir une distinction entre le comportement dominateur «intrasportif», conforme aux règles, et le comportement dominateur «extra-sportif», non conforme aux règles. C'est ce dernier que nous qualifions de comportement agressif au sens restreint du terme.

Donc, notre étude se penche sur l'atmosphère chargée d'agressivité qui se développe, parfois, à l'intérieur de l'équipe elle-même. Chaque entraîneur de même que tous les pratiquants de sports collectifs connaissent bien ce phénomène: une faute commise un peu légèrement par un joueur, ou simplement le fait d'être mené à la marque crée un état de tension tel, à l'intérieur du groupe, qu'il s'ensuit, par moment, des explications extrêmement violentes entre les coéquipiers. Ces situations orageuses ont fréquemment pour conséquence une baisse de régime qui peut être fatale sur l'issue de la partie. Aussi allons-nous essayer de délimiter les moments qui vont de l'état de «non-agressivité» à l'«agressivité verbale». Le fait de ne pas tenir compte de l'agression physique proprement dite se justifie, premièrement, par la constatation qu'elle est pratiquement absente du jeu de volleyball, spécialement à l'intérieur d'une même équipe et, deuxièmement, parce que ce sont des formations féminines qui ont servi à notre

observation. Or il est prouvé, même si ce n'est que de façon empirique, que la femme se distingue, en général, par un comportement agressif verbal plutôt que physique.

Un mot encore au sujet d'une autre forme de comportement: le comportement dit «innocent». Il échappe aux deux autres, à savoir l'attitude agressive extra-punitive, qui porte vers l'extérieur et se matérialise par des insultes, des jurons ou des grimaces à l'adresse de l'«autre», et l'attitude agressive intrapunitive, qui ressemble par de nombreux points à la précédente, mais où la personne se mortifie elle-même.

Le comportement «innocent» leur est en quelque sorte en opposition et il résume plusieurs tendances. La fantaisie, l'apathie ou autres formes d'indifférence, la peur d'une agression quelconque, voilà quelques exemples d'élargissement ou de transfert possibles des pulsions agressives. Mais, la notion «collective» qui caractérise la catégorie des «innocents» échappe totalement à nos moyens d'investigation. Pour la «saisir», il s'agirait d'y consacrer en propre une analyse minutieuse et à très long terme. En conséquence, pour notre part, nous précisons une fois encore les thèmes principaux qui ont retenu notre attention:

1. La mise à l'épreuve des moyens susceptibles d'appréhender l'agressivité dont peut faire état un individu afin d'en évaluer le degré d'intensité.
2. L'utilisation des documents d'étude déjà existants sur l'agressivité comme moyen de contrôler des théories les plus courantes.

Moyens d'investigation

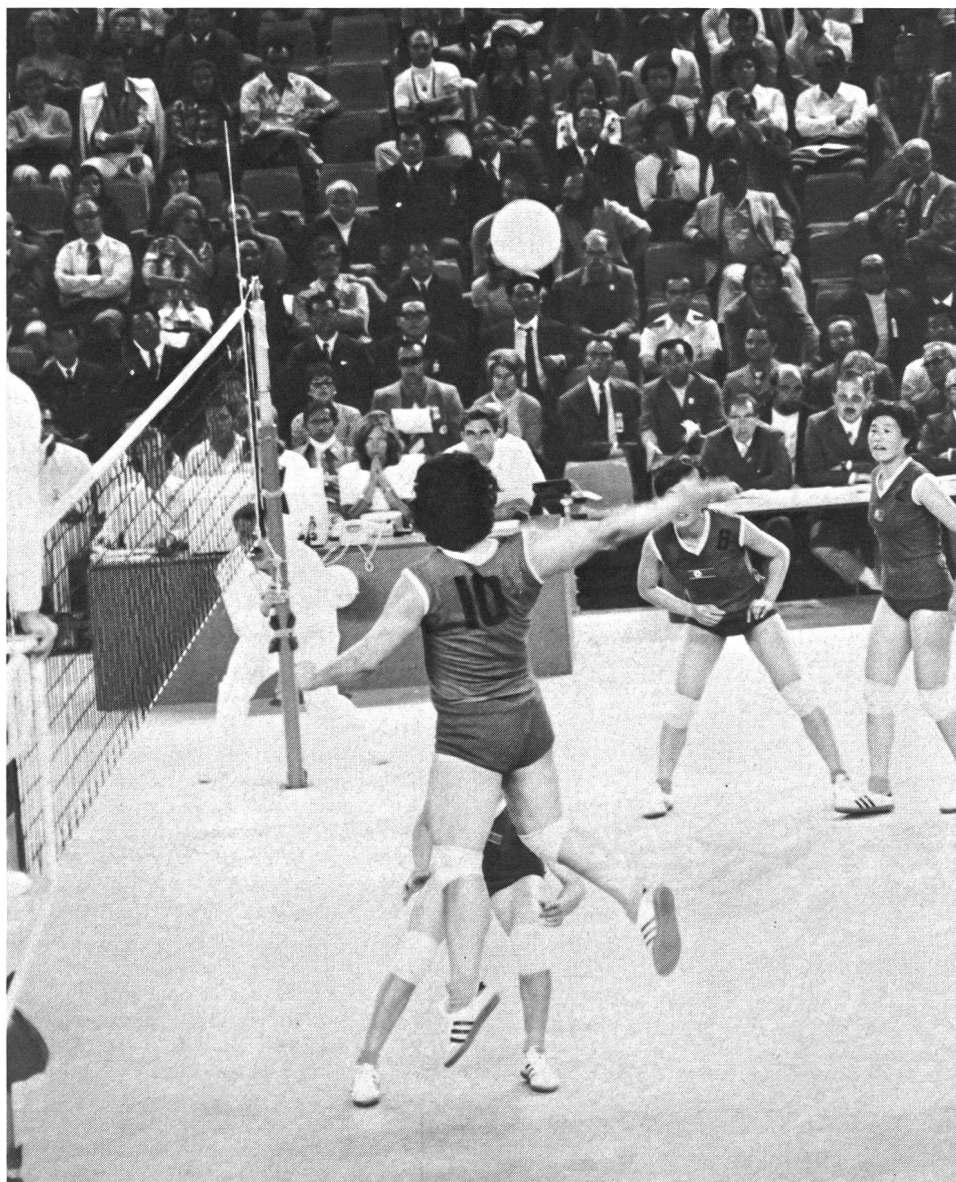
Toute personne «normalement constituée» apprend à dissimuler ses pulsions agressives. Il est important de le savoir pour comprendre la difficulté qu'il y a à vouloir évaluer le degré d'agressivité d'un individu au moyen, par exemple, d'un test ayant valeur de diagnostic. Un autre problème surgit encore par le fait que chacun a la faculté de libérer différemment son agressivité, selon qu'il se trouve dans une situation ou dans une autre.

Ainsi, un joueur aura une attitude et des paroles tout autres suivant qu'il a affaire à un coéquipier ami, à son capitaine, à son entraîneur ou, à plus forte raison, à l'arbitre. Il est donc impossible de généraliser la notion d'agressivité: ce qu'un test nous fait évaluer ou apprécier comme tel n'a aucune valeur repère qui permette d'affirmer que le comportement de la personne observée sera identique lorsqu'elle se trouvera dans une autre situation donnée (une compétition sportive par exemple).

Dans le contexte de cette étude, nous formulons donc une double hypothèse qui peut avoir, aussi, valeur de diagnostic:

- est-il possible d'évaluer la tendance agressive «latente» à l'aide d'un test généralement connu, de façon à fournir, dans une situation particulière, une échelle d'appréciation du comportement agressif effectif?
- un tel comportement n'est-il pas plus facilement «saisissable» par le truchement d'un moyen d'investigation adopté de façon spécifique à cette situation précise?

Pour tenter de donner une réponse à ces questions, nous avons eu recours au MMPI, questionnaire classique basé sur de solides références statistiques (contrairement à la plupart des autres tests) et ayant pour but de définir la personnalité. Même si ce test a pour objectif principal de déterminer, à l'aide de ce que l'on appelle communément un profil clinique, l'écart séparant un sujet d'expérience de l'ensemble de la population qui sert elle-même de norme, il (le MMPI) renferme aussi d'autres formes d'appréciation spécifiques et, parmi celles-ci, cinq plus



particulièrement importantes parce qu'elles contribuent à saisir et à évaluer le degré d'agressivité d'un individu. Elles permettent de déterminer, par exemple, la part de dominance, le degré de tolérance à la frustration, l'acuité d'hostilité et l'importance du conflit qui oppose un individu à l'autorité.

L'autre moyen d'investigation, spécifique à une situation donnée, est concrétisé par un questionnaire conçu par l'auteur de cette analyse. Par une suite de questions parfaitement étudiées, on tente d'évaluer le comportement agressif à l'intérieur du groupe sur les plans de l'intensité, de l'orientation et des causes qui le motivent, ceci en fonction de situations diverses (être mené, ou mener à la marque, etc.). Ce procédé dit «test de dominance sportive» n'a pas été élaboré spécifiquement pour le volleyball. Il procède, techniquement parlant, d'une description des membres du groupe dans leurs manifestations vis-à-vis d'eux-mêmes et vis-à-vis des autres. L'examen des supports de ce test a donné des résultats que l'on peut qualifier de satisfaisants.

Un groupe expérimental composé de tous les membres de langue allemande des équipes féminines de volleyball de ligue nationale A (58 personnes) et un groupe «témoin» (58 personnes également) formé de non-sportives de même niveau social, ont été soumis au questionnaire du MMPI. Le test de dominance sportive, par contre, n'a été subi, lui, que par des sportives comme le veulent ses caractéristiques.

Voici, en résumé, les résultats de ces investigations:

En milieu sportif, la valeur du MMPI est inférieure à celle d'un test conçu spécifiquement. Le MMPI n'a pu établir de différences significatives entre deux groupes, pourtant très éloignés l'un de l'autre selon le test de dominance sportive. Le «Minnesota Multiphasic Personality Inventory» (MMPI) n'est pas parvenu à différencier les sportifs des non-sportifs, que ce soit sur la base du profil «clinique» (indications sur le comportement «général» des sportifs), ou sur la base d'échelles d'«agressivité» spécifiques.

Cette dernière constatation tendrait donc à prouver que sportifs et non-sportifs font preuve, en général, d'un même type d'agressivité.

Théories et conclusions

D'autres conclusions prêtent encore à controverse si l'on s'appuie sur les théories généralement utilisées. C'est pourquoi il y a lieu d'analyser à chaque fois avec précision la raison d'être des procédés auxquels on fait appel.



Evaluation basée sur la théorie de l'instinct

L'exemple psychanalytique que Freud donne de l'instinct porte sur deux aspects: il applique aux deux grandes sources d'énergie régissant le comportement humain les noms de «libido» (instinct sexuel, générateur de plaisir) pour la première, et de «pulsion agressive» pour la deuxième. Cette dernière notion débouche ultérieurement sur le désir de destruction et de mort, appelé «destrudo». Or, la combinaison de ces deux forces semble devoir engendrer les formes de comportement les plus diverses.

La notion d'«instinct» est une construction hypothétique – les impulsions ne se voient pas, il faut se les représenter – dont la description nous fait pénétrer au cœur même des données psychanalytiques de l'agression. En voici les trois propriétés les plus importantes:

- les instincts éprouvent le besoin de se libérer et tendent, en tout cas, à être satisfaits (principe du plaisir)
- ils sont déclenchés par une force innée cyclique: il est donc impossible de les satisfaire «une fois pour toutes». La faim est un exemple caractéristique de ce renouvellement. Mais, contrairement à ce dernier phénomène qui n'est que partiellement cumulatif, l'impulsion agressive peut, quant à elle, être refoulée, ce qui augmente en conséquence le besoin de libération

c) les objectifs qui motivent la libération des instincts peuvent changer; en science psychanalytique, on dit qu'ils sont «mobiles». Il s'agit d'une action à effets alternatifs entre le principe du plaisir et celui de la réalité: lorsque l'objectif, par exemple, n'est pas «acceptable» sur le plan social, il peut être canalisé et dirigé dans une autre direction où l'instinct sera tout de même satisfait.

Les déductions et conséquences qui découlent de ce modèle sont à la base de toute action thérapeutique contre l'agressivité: il semble bien, en effet, que le but final soit concrétisé par l'identification et l'intégration des pulsions agressives dans le comportement général de l'être «normal». Le refoulement des manifestations hostiles provoque, chez l'individu, un état contraignant et une rigidité intérieure qui, parvenue à un certain degré de tension, explosent, finalement, mais sous une forme «tronquée». La colère inconsciente vis-à-vis du rival constitue un mécanisme d'agression décrit par tous les spécialistes qu'une telle analyse intéresse: elle provoque une crainte qui engendre elle-même, à son tour, une pulsion «agressive préventive». Ce phénomène est bien illustré, par exemple, par la course aux armements à laquelle se livrent grandes et petites nations.

Le chemin qui aboutit à la prise de conscience de ses propres pulsions agressives dans le but

de faire preuve d'un comportement meilleur et plus «réfléchi» (canalisation) est, cela va sans dire, long et difficile. La *catharsis*, c'est-à-dire l'abréaction d'une émotion refoulée, est une solution simple mais partielle pour y parvenir. De nombreux spécialistes (thérapeutes) pensent que le sport offre un moyen, acceptable pour la société, de décharger le trop plein d'énergie d'un individu. Ici s'estompe la frontière qui délimite l'élimination pure et simple des pulsions refoulées, et la *sublimation* de ces instincts qui constituent déjà un but final: l'intégration de l'agressivité dans le comportement individuel et, par le fait même, l'enrichissement de l'expérience vécue. Il est vrai que le sport est riche en possibilités de dévouement, dans le cadre de la compétition surtout, formes de dévouement qui permettent d'ouvrir une soupape aux énergies compressées tout en détournant l'obstacle des sujets «tabous». Combiné avec l'effet cathartique du sport qui permet à la tension provoquée par l'énergie agressive de ne pas dépasser un niveau supportable, cet aspect du problème éclaire d'une lumière nouvelle les observations d'ordre analytique.

Ce sont sur ces motifs que Konrad Lorenz se fonde pour inciter à une pratique plus large du sport. L'école dite *éthologique* introduit, en outre, la notion de «ritualisation». Il s'agit d'une lutte «organisée» entre individus présentant les mêmes penchants et les mêmes intérêts qui, parce qu'ils acceptent de respecter les frontières très claires qui leur sont fixées par les règles évitent, en principe, une déviation de la violence: celle qui, en poussant le raisonnement à l'extrême, aboutirait à la mort du rival. Les Jeux olympiques devraient donc pouvoir résorber les idées de guerre, et l'individu devrait pouvoir trouver, dans le sport, le moyen de libérer, partiellement du moins, ses pulsions agressives innées et instinctives.

Evaluation basée sur la théorie de l'apprentissage

Les *modèles* qui illustrent la *théorie de l'apprentissage* sont différents, non seulement sur les plans des conditions préalables et de la justification de l'agressivité, mais également sur celui des pronostics où ils sont même opposés. En effet, elle fonde son argumentation sur l'hypothèse que l'agressivité ne procède pas d'instincts innés, mais qu'il s'agit bien plutôt d'une façon apprise de réagir vis-à-vis de ce qui nous entoure. Elle n'invoque donc aucune forme de comportement instinctif, mais celles qui sont issues de la combinaison d'objectifs personnels, d'expériences vécues avec toutes les conséquences intérieures et extérieures qui leur sont

inhérentes et, enfin, de données propres aux circonstances du moment.

L'*hypothèse de la frustration-agression* émise par Dollard, en 1940, et fortement corrigée depuis, renforce l'idée que l'agression est en général motivée par un état de frustration. Cette éventualité est tour à tour renforcée et amoindrie par une série de facteurs, tel que le comportement agressif autorisé, pour ne citer qu'un exemple. Ceci explique la fréquence observée dans les changements d'objectifs sur lesquels porte l'agressivité, de même que la modification de son intensité en fonction du degré de frustration qui lui est propre.

Grâce à cette hypothèse, on peut penser que l'état de frustration n'est pas forcément lié, comme on l'a longtemps cru, au déclenchement automatique d'un acte d'agressivité, mais que, impliquant une tension intérieure accrue, la possibilité d'agression est, elle aussi, plus grande. Les représentants de cette école pensent que, par un procédé proche de celui de la catharsis, l'agression peut éliminer la source de frustration. En sport, quoi qu'il en soit, ce postulat reste très aléatoire et nous préférons donc conserver à la catharsis le sens que lui ont donné les partisans de la théorie de l'instinct.

Une autre théorie, dite du «*social learning*» reprend plusieurs éléments apparus, au cours des années, dans le cadre de la théorie de l'apprentissage. Cette école, réunie autour d'Albert Bandura, concentre avant tout son attention sur la fonction propre à l'agressivité. Le comportement agressif est toujours un moyen utilisé pour atteindre un but. Quelquefois, celui-ci est clair: l'agressivité est payante! La réussite que connaissent tant de personnes agressives en est la preuve. Parfois, pourtant, l'agressivité semble, extérieurement du moins, ne pas devoir être profitable à celui qui la déploie. Il s'agit, dans ce cas, de rechercher les motifs intérieurs profonds de l'individu. De par les différentes formes de contenance qu'elle permet d'adopter, l'agressivité revêt, en effet, une valeur propre à chaque individu.

Le modelage du comportement est une notion clé de la théorie de Bandura: un «modèle» est une personne dont le comportement (agressif, par exemple) aboutit à une telle réussite qu'elle peut inciter d'autres individus à l'imiter. Ceci n'implique aucunement un mécanisme d'identification – comme c'est le cas, parfois, dans le sens des théories analytiques –, mais simplement la faculté que détient l'être humain d'observer, chez d'autres, un exemple de comportement, et de l'imiter en temps voulu, s'il a remarqué qu'il est générateur de succès et qu'il correspond à ses propres valeurs. Selon cette théorie, la catharsis n'est pas, par exemple, un pro-

cédu unique: chacun doit éliminer son agressivité de la façon dont il a appris à le faire.

La libération que nous ressentons lorsque nous avons enfin pu libérer notre agressivité sur une personne qui nous a été désagréable s'explique assez facilement: par la «contre-attaque», nous avons évité une soumission insupportable, nous contrôlons mieux le monde qui nous entoure, nous cessons d'être un objet de manipulation, toutes choses qui entraînent, bien sûr, une détente agréable. Le sport ne réduit pas l'agressivité d'un individu, bien au contraire. Le sportif apprend à connaître, au contact de ses «modèles», des vétérans et des joueurs chevronnés, ces formes d'agressivité qu'il ignorait avant ou en tant que débutant. Il a même la possibilité d'entraîner ces exemples de comportement, pour autant que le milieu s'y prête, ce qui est certainement le cas en sport. Il est tout à fait concevable, aussi, que la tendance agressive apprise par le truchement du sport se reporte, par transfert, dans la vie de tous les jours. Mais nous touchons, ici, à un autre problème important d'ordre pédagogique et moral. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que le sport représente un champ d'expérience indiscutable dans lequel l'apprentissage de la violence, disons de la pulsion agressive, peut évoluer et se développer tout à loisir.

Conclusions

Toutes les caractéristiques marquantes que nous décrivons ci-après ont été mises à jour exclusivement à l'aide du test de dominance sportive. L'énumération des conclusions qui en découlent est accompagnée, chaque fois, d'une comparaison entre les différentes théories.

Le test de dominance sportive présente trois dimensions mesurables: la réaction extra-punitif qui fait suite à une faute commise par une coéquipière, et deux sortes de réactions agressives en cas de faute personnelle: l'une extra-punitif, l'autre intrapunitif. Il n'est pas nécessaire de posséder une grande connaissance du jeu pour comprendre qu'il s'agit bien, là, des variantes les plus fréquentes d'agressivité au sein du groupe en situation de compétition sportive. Ces trois dimensions du comportement agressif ont été élargies, en outre, à l'équipe «menant» ou «menée» à la marque. Ceci nous a permis d'approfondir nos observations par rapport à chaque joueuse en particulier, à certains moments bien précis de l'action (du match).

Les attaquantes se montrent verbalement plus agressives vis-à-vis de leurs coéquipières que les passeuses. Ces dernières tendent plutôt vers la mortification, c'est-à-dire qu'elles s'adres-

sent des reproches à elles-mêmes. Cette différence est visible, aussi bien lorsque l'équipe mène à la marque que lorsqu'elle est menée. Si l'on sait que le rôle d'une attaquante est justement d'être agressive, il n'est pas impossible ni injustifié de penser que cette «propriété» ne puisse s'exprimer aussi dans d'autres domaines que le sport. Les passeuses jouent un rôle plus «passif» et ils cherchent à compenser cette réalité en s'accusant et en se prenant elles-mêmes à parti lorsqu'elles commettent des fautes personnelles. Rien ne vient confirmer, dans ce cas, la théorie de la catharsis. En effet, selon ses principes, les attaquantes, qui trouvent dans l'«agression» ritualisée par le smash le moyen d'éviter le refoulement de leurs pulsions, devraient présenter une personnalité généralement peu agressive, alors que les passeuses, au contraire, appartiendraient au type opposé, puisque leur action ne leur fournit pas le moyen de se libérer.

La théorie du «social learning», contrairement à la précédente, est, pour sa part, confirmée. Combinée avec la conception de la place spécifique qu'occupe l'individu dans son groupe, elle laisse penser que l'agression ritualisée, renforce d'une part le comportement extra-punitif et assied en outre la fonction agressive du rôle particulier. Ces pronostics, donc, sont confirmés, tout comme celui allant dans le sens opposé et propre aux passeuses.

Il y a peu de différences marquantes entre les joueuses «titulaires» et celles qui, durant un match, sont plus souvent assises sur le banc

des «réserves» qu'en action sur le terrain de jeu. On a pourtant pu constater que ces dernières, lorsque leur équipe est menée à la marque, extériorisent moins leur agressivité (surtout en cas de fautes personnelles) vers les autres, mais qu'elles s'adressent davantage de reproches à elles-mêmes (mortification) que les membres titulaires de l'équipe. Le comportement différent de ces deux groupes tend à infirmer la théorie de toute façon douteuse de la catharsis. En effet, s'il y avait réellement effet cathartique, l'attitude des groupes évoqués ci-dessus ne devrait pas diverger, en tout cas pas de manière aussi significative. D'autre part, ceci pourrait constituer une nouvelle indication sur la fonction que les joueuses ont à remplir dans telle ou telle situation et sur l'évolution de l'agressivité lorsque cette situation est particulièrement tendue (équipe menée à la marque).

La théorie de la frustration-agression devrait pronostiquer, quant à elle, que, dans cet état, il y a de fortes chances que l'agressivité d'un individu augmente. Si l'on osait affirmer, par exemple, que, étant engagées alors que leur équipe est entraîné de perdre, les remplaçantes éprouvent un moindre sentiment de frustration que les titulaires, on parviendrait aussi à expliquer le pourquoi de la différence qui marque l'évolution de leur comportement agressif.

A l'intérieur d'une équipe, une catégorie de joueuses présente des caractéristiques de comportement qui les différencient fortement de toutes leurs coéquipières: il s'agit de celles qui, de l'avis de toutes les autres membres du groupe,

sont des «meneuses» et donnent le ton. La signification de cette observation nous paraît très importante. Les «meneuses» sont, surtout, beaucoup plus agressives lorsqu'une coéquipière commet une erreur. D'ailleurs, toutes les autres joueuses de l'équipe reconnaissent spontanément la nature particulièrement «soupe au lait» de leur caractère. Ces joueuses, dominatrices et dynamisantes, n'hésitent pas à diriger, fréquemment même, leur agressivité vers les autres membres du groupe, mêmes lorsque ce sont elles-mêmes qui ont commis une faute. Il y a presque toujours deux «meneuses» par équipe, l'une d'elles remplissant toujours le rôle de capitaine, alors que l'autre est investie – observation, elle aussi, très intéressante – d'une fonction complémentaire. En clair: si le capitaine est une passeuse, l'autre «meneuse» est attaquante et vice versa. La plupart du temps, celles qui «donnent le ton» dans une formation sont des joueuses d'un certain âge et jouissant d'une grande expérience. Cette relation entre l'expérience d'une part (plus de possibilités d'apprendre) et le comportement agressif de l'autre renvoie, sans qu'il y ait hésitation, à la théorie de l'apprentissage de Bandura. Un autre aspect doit encore être relevé: la situation dominante que les «meneuses» occupent par rapport aux autres joueuses fait d'elles des «modèles», donc des exemples: il suffira d'une occasion propice (expérience accrue, rôle plus en vue) pour qu'une «admiratrice» exerce à son tour le comportement qu'elle a appris par imitation. Il n'est en rien possible d'établir, ici, un rapprochement quelconque avec un effet cathartique qui aurait tendance, selon Lorenz, à se faire jour après plusieurs années de pratique, et encore moins avec une ritualisation et une sublimation du comportement agressif dans le sport, équivalent à une inhibition des pulsions.

Les équipes qui occupent les deux dernières places du classement (championnat) et dont on est donc en droit de penser qu'elles ont connu pas mal de frustrations en raison de leurs nombreuses défaites, ne se différencient pas, quant à leur comportement, de celles qui sont habituées à gagner. Mise à part une indication relevant un point faible de la théorie de la frustration-agression – celui que nous venons de mettre en relief – ce qui précède ne permet pas de tirer des conclusions intéressantes pour les autres écoles. En effet, pour les partisans de la théorie de l'instinct, l'ampleur du dévouement doit plutôt être mis en rapport avec le nombre de matches que peut jouer une équipe, et il est en général le même dans les deux cas; pour les représentants de la théorie du «social learning», les deux groupes ont des possibilités égales d'apprendre le comportement agressif de leurs «modèles».

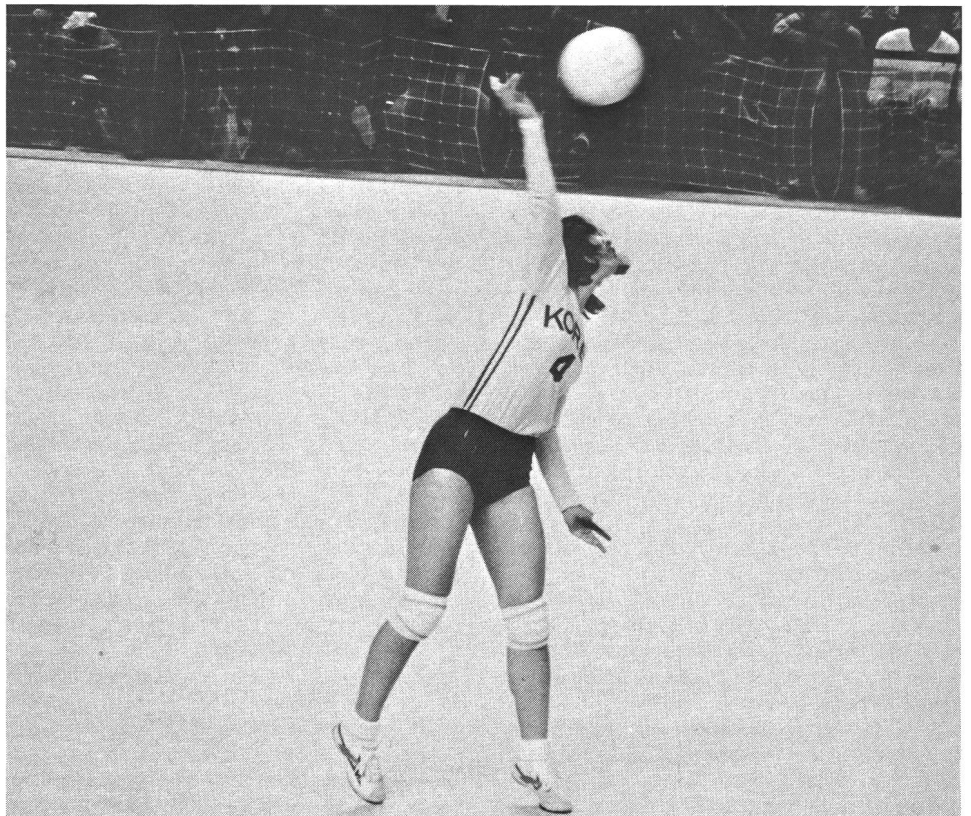


Malgré tout, la défaite laisse, de toute évidence, quelques traces. Si l'on s'informe, sur ce point, auprès des membres d'équipes habituées à la défaite, et auprès de ceux d'équipes habituées à la victoire, on constate que les premiers affirment être beaucoup plus agressifs lorsqu'ils perdent que lorsqu'ils gagnent. Ceci ne nous semble toutefois pas revêtir une importance capitale. En effet, que l'on s'adresse aux équipes les mieux classées ou aux moins bien classées du championnat, on obtient toujours l'appréciation de joueuses qui connaissent surtout la situation qui leur est propre, et très peu celle qui leur est occasionnelle!

D'importantes différences de comportement ont pu être observées, par contre, dans une équipe «en passe» de gagner ou de perdre un match. Lorsqu'elles sont menées à la marque, les joueuses «agressent» davantage les autres que lorsqu'elles gagnent. Cette affirmation est confirmée aussi bien par les sportives elles-mêmes que par les observateurs extérieurs. Comme cette conclusion découle de données en provenance de toutes les équipes de la ligue, on est en droit de prétendre que le degré d'agressivité est fortement lié à la situation particulière du moment. Ceci va à l'encontre de l'hypothèse qui propose que les pulsions agressives peuvent s'accumuler. Au contraire, tout laisse entrevoir que l'extériorisation du comportement agressif est déclenché par des stimuli propres à une situation spécifique.

Les résultats d'un test auquel se sont soumis sportifs et non-sportifs, test ayant pour but d'évaluer les propriétés générales de l'individu, aboutissent à la même conclusion au plan de l'agressivité. La combinaison des possibilités relatives à l'agressivité dans une situation donnée et les dispositions présentées par un individu dévolu à un rôle précis est, paraît-il, si importante, qu'il est impossible de qualifier une personne d'«agressive» dans toutes les situations. Ce qu'un sportif, par exemple, se permet, dans le domaine de l'agressivité, en compétition, peut être totalement absent de son comportement dans la vie courante. Il est évident que cette particularité importante va échapper aux investigations d'un test général qui se propose de définir les traits du caractère.

Le portrait qu'une personne servant de sujet d'analyse brosse d'elle-même est beaucoup plus fortement marqué par l'agressivité que ce n'est le cas lorsqu'il est dépeint objectivement par ses coéquipières. Les joueuses sont de l'avis unanime qu'elles sont beaucoup plus agressives qu'il n'y paraît en général, aussi bien envers les autres qu'envers elles-mêmes, surtout lorsqu'elles sont en train de perdre un match. L'autoportrait est toujours influencé par



un idéal, c'est bien naturel. En l'occurrence, il s'agit du «modèle» du groupe, c'est-à-dire de la «meneuse».

En résumé, en ce qui concerne les différentes écoles intéressées aux problèmes de l'agressivité, on peut certifier sans grands risques de se tromper, que les pronostics établis par les représentants de la théorie de l'instinct, du moins dans le cas qui nous concerne, ne se confirment pas. La théorie de la frustration-agression, pour sa part, est tout aussi peu évidente lors d'une relation compliquée. Par contre, la théorie du «social learning» ouvre des horizons favorables et c'est elle qui s'est de loin prêtée le plus avantageusement à notre étude.

Conclusions pratiques

La croyance généralisée affirmant que l'on peut libérer ses pulsions agressives par une activité sportive paraît erronée, du moins en ce qui concerne les sports collectifs. Les résultats tendent plutôt à prouver le contraire.

L'entraîneur ou le pédagogue qui cherche à contrôler les pulsions agressives des membres de son groupe voit deux problèmes essentiels se

poser à lui: premièrement, la nécessité de proposer des «modèles» le plus possible dépourvus d'agressivité et, deuxièmement, l'analyse minutieuse des situations autorisant l'agressivité ou favorisant, même, son développement. Pour autant que des alternatives souhaitables existent, le façonnement d'éléments dominants, sur le plan de l'agressivité, doit s'obtenir dans le cadre des relations entraîneur-joueur, l'intervention d'une tierce personne pouvant être favorable en l'occurrence.

Cette remarque est aussi valable lorsqu'on constate une augmentation des actes de violence. Dans ce cas, il est important de ne rien négliger pour découvrir les causes de cette dégradation, en ne perdant jamais de vue l'aspect fonctionnel que l'agression revêt pour chaque individu en particulier à un moment donné. Quoi qu'il en soit, il n'est jamais indiqué d'approuver une tendance à l'agressivité en s'appuyant sur les traits du caractère. Les pulsions agressives, tout comme la tolérance aux frustrations, sont des fonctions ordinairement apprises et variables.

Adresse de l'auteur:
Robert Friedman, Hügelstrasse 6, 8002 Zürich